

SÉANCE DU 27 JUILLET 1891.

PRÉSIDENCE DE M. GOBLET D'ALVIELLA.

La séance est ouverte à 8 heures et quart.

Ouvrages présentés. — Congrès archéologique et historique de Bruxelles en 1891. Mémoires, documents, questionnaire, etc., publiés sous la direction du comité général d'organisation du Congrès, par MM. Paul Saintenoy et le Dr Victor Jacques, secrétaires généraux.

Actes du deuxième Congrès international d'anthropologie criminelle. Biologie et sociologie. Paris, août 1889.

Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique, 1891, n° 5.

Bulletin de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, 1891, n° 5.

L'Anomalo, mai 1891.

Antiquarisk Tidskrift för Sverige, vol. 12, fasc. 3 et 4.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

COMMUNICATION DE M. VANDERKINDERE. SUR L'ORIGINE DES BLONDS DE L'EUROPE.

L'idée que les peuples blonds dolichocéphales ne sont point, comme on l'a soutenu longtemps, d'origine asiatique, mais que leur vrai berceau est l'Europe, trouve chaque jour des défenseurs nouveaux. Notre collègue M. Houzé s'en est fait, à diverses reprises, l'interprète. Plusieurs savants étrangers, Latham, Geiger, Fr. Müller, Cuno, Peschel, Fligier, Penka, se sont prononcés dans le même sens. Penka spécialement, dans ses *Origines Ariacæ*,

a résumé très habilement les arguments qui plaident contre l'hypothèse du Pamir, généralement admise jusqu'ici. Pour lui, c'est la Scandinavie qui est le centre de dispersion des blonds Ariens.

Il est certain que nulle part la race blonde, au crâne allongé, à la taille élancée, ne se rencontre aussi abondante que dans les régions septentrionales de l'Europe; ailleurs, elle apparaît disséminée et mélangée; elle n'y forme pas le fond de la population; elle résiste difficilement au climat du midi, et, dans ses immigrations et ses colonisations, elle doit bientôt céder la place à des peuples mieux faits pour supporter le soleil. Quand il s'agit d'animaux ou de plantes, on ne songe jamais à chercher leur aire d'origine dans une zone où ils ne se montrent qu'à l'état sporadique. Pourquoi en serait-il autrement des hommes?

M. Taylor, au Congrès de la *British Association* de 1889, a fourni, en faveur de cette thèse, un argument intéressant. Il a montré que les peuples européens de la famille linguistique arienne ont un terme commun pour désigner l'arbre des grandes forêts du Nord qui leur a fourni leur première nourriture végétale, le hêtre, *fagus*, φηγος, *buch* (ancien haut allemand *buohha*). Ce nom ne peut venir d'Asie, car le hêtre ne s'y rencontre pas; il ne dépasse pas une ligne qui va de Koenigsberg en Crimée. Si les Latins l'emploient, ils ont dû vivre en communauté avec les Germains. Quant aux Hellènes, ils ont, il est vrai, appliqué le mot φηγος au chêne, mais ce n'est qu'un argument de plus à l'appui de la thèse: le hêtre n'existait pas dans leurs montagnes; ils ont assigné son nom à l'arbre qui leur donnait un aliment du même genre.

Il y a un autre ordre de recherches qui peuvent être invoquées pour établir que les races méditerranéennes, spécialement les Hellènes, sont intimement liées aux Germains et aux Scandinaves, et que vraisemblablement leur séjour primitif doit être fixé au bord de la mer Baltique ou de la mer du Nord; ce sont les traditions mythiques qui se transmettent religieusement de génération en génération, en changeant souvent d'expression et de forme, mais en conservant intact le noyau de la légende. Dans un livre récent (*Tuisko-Land*, Glogau, 1891), un peu compact, un peu confus, M. Ernest Krause a indiqué les analogies qui relient les mythes grecs aux mythes du Nord. La moisson est abondante; je voudrais y glaner seulement quelques faits, ceux qui semblent révéler incontestablement une origine septentrionale.

Un grand nombre de mythes grecs ne peuvent s'expliquer que

comme représentations des rigueurs de l'hiver, du deuil de la nature. C'est contre les géants qui personnifient les frimas, les glaces, les ouragans de neiges, que luttent les dieux bienfaisants, les dieux de l'été et de la lumière : telle l'histoire de Géryon, c'est-à-dire le Hurlleur, qui a ravi les bœufs d'Apollon. On sait que les bœufs sont les nuages. Or, en hiver, dans les pays du Nord, le nuage proprement dit, le nuage aux formes arrêtées ne se montre pas; c'est un phénomène estival; le ciel, dans la saison rigoureuse, est pur ou absolument couvert. Rien de semblable en Grèce, et cependant on nous raconte comment Hercule, le héros qui représente la jeunesse, le printemps, triomphe de Géryon et ramène les bœufs du Soleil.

Il semble difficile d'admettre que dans un pays où la végétation ne disparaît jamais complètement, où l'on n'a pu connaître les horreurs de nos longs hivers, l'idée de cette puissance ennemie redoutable ait pu spontanément prendre naissance.

Cette réflexion s'applique avec plus de force encore aux mythes relatifs au soleil. Chez tous les peuples orientaux, on adore le soleil, mais on le craint; on cherche surtout à fléchir son courroux. La bonne déesse, pour eux, c'est la Terre, la mère féconde qui de son vaste sein fournit aux hommes toutes les richesses. Dans le Nord, au contraire, la Terre est la déité sombre et froide, et c'est du Soleil que l'on attend les bienfaits. Aussi son départ est-il pleuré; dès le solstice d'été, on songe qu'il va s'affaiblir, puis disparaître; au solstice d'hiver, quand les jours recommencent à croître, on célèbre sa renaissance; partout éclate la joie.

Or, le culte d'Apollon, en Grèce, se présente avec tous les caractères d'une divinité septentrionale; il est le symbole de la force, de la virilité; il apporte avec lui la paix, la civilisation.

D'où venait Apollon? Du pays des Hyperboréens, nous répondent les anciens. Là, suivant Hérodote, l'air est parfois rempli de plumes; c'est donc le pays de la neige.

Chaque année, les Hyperboréens envoyaient au temple de Délos une députation de deux jeunes filles conduites par cinq jeunes gens; ils étaient blonds, comme le dit Callimaque : « Ce sont les blondes Arimaspes, Upis et Loxo, qui les premières rapportèrent la gerbe, et la jeune Nékaerte, fille de Borée. »

L'usage de ces ambassades, qui remonte vraisemblablement à l'origine même du culte, ne cessa que lorsque les routes menant du Nord au Midi furent coupées par de nouvelles invasions : les Hyperboréens ne voyaient plus reparaître leurs filles, et ils renoncèrent à leur imposer ce dangereux voyage.

Aux fêtes d'Apollon, qui se célébraient au printemps et en automne, on chantait des hymnes où l'on racontait comment Zeus lui avait donné une barque traînée par des cygnes qui tous les six mois le conduisaient et le ramenaient, et là-bas, dans son séjour hyperboréen, Apollon brillait nuit et jour pour compenser son absence d'hiver.

Homère a la même tradition sur la longueur des jours d'été ; il sait que chez les Lestrygons, grands comme des géants, le pâtre qui ne dormirait pas recevrait double salaire, l'un pour mener les bœufs, l'autre les brebis ; car les voies de la nuit et celles du jour sont proches (*Odyssée*, X, 81 et suiv.). Il sait aussi que les Cimmériens, aux limites extrêmes de l'Océan, vivent dans une nuit obscure, sans que le soleil s'y lève ou s'y couche (*Odyssée*, XI, 14 et suiv.).

Les animaux consacrés à Apollon sont le cygne, le loup et le corbeau ; les deux derniers sont précisément les compagnons ordinaires d'Odin, le dieu qui n'a qu'un œil, c'est-à-dire le Soleil. Odin le batailleur doit être suivi des voraces dépouilleurs de cadavres. Mais comment expliquer leurs relations avec le bel éphèbe hellénique, qui n'a pas conservé son rôle belliqueux ? C'est une simple survivance.

Quant au cygne, les Grecs racontaient qu'il chante au moment de sa mort ; ce récit est devenu classique. En réalité, dans les pays du Midi où il ne passe que l'hiver, le cygne ne chante jamais ; il réserve, comme tous les oiseaux, ses accents pour la saison des amours ; la ponte se fait dans les pays scandinaves, et les poètes danois, par exemple, ont plus d'une fois célébré sa voix mélodieuse. Le compagnon d'Apollon, le cygne chanteur que les Grecs n'avaient jamais entendu, est donc arrivé avec lui des rivages de la Baltique.

Si Apollon a pour prototype Odin, Héraclès a emprunté beaucoup de traits à Thor. Je n'en cite qu'un exemple, la lutte de gourmandise qui s'engage entre le fils d'Alcmène et Lepreos, un roi de Triphylie. Chacun des rivaux tue un bœuf et le mange, mais Héraclès emporte la palme parce qu'il a dévoré en même temps le bois qui a servi à faire cuire la bête. Est-ce là une légende qui cadre avec la sobriété hellénique, et n'y retrouve-t-on pas intégralement l'histoire de Thor et de Logi se disputant à qui mangera le plus. Logi, qui est le feu, consomme toute la chair, mais Thor, le feu céleste, la foudre, engloutit de plus les os et l'écuille de bois qui lui servait d'assiette.

Dans un autre ordre d'idées, Atlas, le Titan qui supporte le ciel, est aussi un Hyperboréen; c'est ce qu'affirment Eschyle, Phérécide, Apollodore; il représente l'axe du monde, et c'est dans la région où commence l'éternelle obscurité qu'Héraclès va le trouver, lorsqu'il veut dérober les pommes d'or des Hespérides, c'est-à-dire vraisemblablement faire revenir au ciel les étoiles qui l'hiver disparaissent dans l'océan.

Comparons le mythe de Chioné et celui de Skadi. Borée, le Vent, poursuit Orithye, la Nuée; il en a une fille, Chioné, la Neige. Chioné, fière de sa pureté, résiste à tous les amants; un jour, cependant, elle succombe sous les efforts d'Hermès, le Vent, de Poseidon, l'Eau, et d'Apollon, le Soleil. Dans l'Edda, même récit à propos de Skadi qui, réfugiée sur une montagne inaccessible, brave les séducteurs, et qui finit, elle aussi, par avoir trois époux en même temps. Ces analogies ne sont pas le fruit du hasard, et si l'une des deux mythologies a fait ici des emprunts à l'autre, on ne supposera pas que les Scandinaves soient allés prendre conseil en Grèce.

Un mot encore sur l'*Odyssée*. J'ai rappelé plus haut qu'Homère connaît la longueur des jours d'été dans les régions polaires. Toutes les aventures d'Ulysse ont, comme le montre M. Krause, leur pendant dans les Sagas du Nord. Déjà Mullenhoff a signalé l'étrange concordance qui existe entre ses malheurs et ceux d'Orendel, le navigateur de la légende allemande. Les longs voyages d'Ulysse, ses erreurs, sont incompréhensibles dans la Méditerranée, qui n'a ni les surprises, ni les périls des mers du Nord. A quoi correspondent, sur les côtes d'Italie ou de Sicile, les gouffres de Charybde et de Scylla?

C'est à la Norvège qu'il faut songer, aux tourbillons dans lesquels s'engloutissent les navires, au Maelstrom et aux autres courants océaniques, si dangereux dans ces régions.

Les anciens s'en doutaient un peu, puisque Tacite rapporte qu'Ulysse avait séjourné sur nos côtes. Il ne s'agit pas ici de rajeunir des paradoxes démodés. Ulysse certainement est un personnage mythique, mais le mythe peut avoir pris naissance chez les Ariens du Nord et avoir été apporté par les colonisateurs helléniques, sous le ciel radieux où la poésie l'a rendu immortel.

J'arrête ici ces considérations qui, dans leur brièveté, n'ont qu'un seul but : faire voir que la mythologie comparée prête son appui à la thèse de l'origine septentrionale des blonds d'Europe. Cette thèse, je ne prétends pas qu'elle soit définitivement acquise à la science; je crois qu'elle a pour elle beaucoup de vraisemblance, et que les recherches de l'avenir tendront à la confirmer.

DISCUSSION.

M. HOUZÉ. — L'opinion exprimée par M. Vanderkindere, qui s'appuie sur des preuves tirées de la mythologie, a en effet été défendue par moi, et je suis heureux d'entendre les arguments tirés de l'ethnologie, confirmés une fois de plus par les sciences historiques. Dans un rapport que je viens de déposer pour servir de base aux discussions du Congrès de Bruxelles du mois d'août, je défends encore les mêmes idées ; j'espère, comme M. Vanderkindere, que l'avenir ne pourra que nous donner raison.

M. GOBLET D'ALVIELLA. — Je ne veux pas entrer dans le fond du débat, mais je demanderai à M. Vanderkindere si la thèse qu'il défend s'applique aux Aryas de l'Inde aussi bien qu'aux blonds de l'Europe, c'est-à-dire si les uns et les autres ont la même origine et si l'on place le berceau commun des deux branches aryennes dans la même région.

M. VANDERKINDERE. — Sans doute !

M. GOBLET D'ALVIELLA. — Dans ce cas, si l'argument basé sur l'identité de nom du hêtre dans les langues du Nord, en grec et en latin était valable, il serait aussi applicable au sanscrit : le même nom se retrouverait donc dans l'Inde pour désigner l'un ou l'autre arbre. Or, je ne sache pas qu'il en soit ainsi.

Je ne défends pas une thèse contraire à celle de M. Vanderkindere, mais j'examine les preuves qu'il nous présente.

Pour ce qui concerne les arguments tirés de la mythologie, il faudrait prouver également que le soleil n'est considéré comme bienfaisant que dans le Nord. La mythologie des Égyptiens nous donne Osiris comme un dieu bienfaisant. Sans doute, ce que l'on trouve à ce sujet dans Homère s'applique à une divinité du Nord, mais cela n'impliquerait pas que la légende venait du Nord quand elle a pénétré en Grèce.

Enfin, on invoque les dangers que couraient les navigateurs dans les mers du Nord, au voisinage du Gulf-Stream et du Maëistrom. Mais la Méditerranée est aussi mauvaise, au moins, que les mers qui baignent les côtes de la Scandinavie, et l'on peut opposer Charybde et Scylla aux gouffres du Nord.

M. VANDERKINDERE. — Il n'y a ni hêtre ni chêne au sud de l'Himalaya. Rien d'étonnant donc à ce que le sanscrit n'ait pas conservé le nom d'arbres qui n'avaient pas leurs analogues dans l'Inde. Toutefois

on trouve en sanscrit les mots : *bhakta*, repas; *bhaksh*, manger, qui dérivent du même radical que *bōka*, *buche*, *fagus*, φῆγος.

Je ne conteste pas que tous les peuples ont adoré le soleil, mais les peuples méridionaux l'ont en général considéré comme une puissance redoutable, dont il fallait conjurer les effets. Il y a une opposition très marquée entre la terre qui est dans le Nord une divinité sombre, l'enfer, *Frau Helle*, et la terre qui est pour les Orientaux une bonne déesse, plus bienfaisante aux hommes que le soleil.

Quant à Charybde et à Scylla, ils ne forment pas de tourbillons dangereux comme il en existe sur les côtes de la mer du Nord. Charybde et Scylla sont au contraire deux petites baies charmantes. Les Grecs ont cherché à localiser dans les régions qu'ils connaissaient les faits qui s'étaient passés ailleurs; c'est ainsi qu'ils plaçaient en Sicile les bœufs de Géryon, et les géants qui ont une journée si longue que le soleil ne se couche jamais chez eux. Quand ils ont connu les colonnes d'Hercule, ils y ont localisé une série d'aventures d'Ulysse, imaginées après coup par quelques grammairiens dont les connaissances géographiques se bornaient à la Méditerranée.

Mais, encore une fois, je ne me porte pas le défenseur absolu de la thèse que j'ai exposée. Il faut creuser tous ces arguments pour en démêler le vrai et le faux.

M. GOBLET D'ALVIELLA. — Le culte du soleil et de la terre en Grèce me paraît se rapporter davantage à la mythologie de l'Inde qu'à celle du Nord. La terre, en Grèce et dans l'Inde, est la bonne déesse, la déesse de la fertilité. Si donc il fallait conclure de l'identité de conception mythologique à l'identité de race, c'est plutôt vers l'Orient qu'il faudrait chercher le berceau des Aryas.

J'admets que l'Odyssée nous donne un aperçu de ce qu'étaient les connaissances géographiques des Grecs, et j'admets aussi qu'on y trouve des allusions à des phénomènes qui se passent dans le Nord. Mais les Grecs avaient pu en acquérir la connaissance soit directement par leurs propres navigateurs, soit indirectement par les récits des peuples avec lesquels ils se sont trouvés en contact. Rien ne prouve qu'ils aient apporté ces traditions avec eux d'un séjour antérieur. Ajoutez que la majeure partie de ces aventures paraissent bien s'être passées dans la Méditerranée.

M. VANDERKINDERE. — Je suis d'accord avec M. Goblet d'Alviella pour ce qui concerne la mythologie de la terre. Il y a des attaches évidentes entre la conception hellénique et les légendes de l'Inde;

mais il faut reconnaître que le personnage d'Apollon détonne singulièrement dans ce milieu oriental, et les Grecs racontent eux-mêmes qu'il est venu du Nord avec les Doriens.

Quant à l'Odyssée, je suis aussi d'avis que ce n'est que la peinture de toute la vie des Grecs. Mais il y a dans ce livre une série de détails rappelant des connaissances géographiques que les Grecs ne possédaient plus, et qui n'étaient que des souvenirs très lointains qu'ils avaient apportés avec eux.

La discussion est close.

PROJET DE MODIFICATIONS AUX STATUTS
DE LA FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE.

M. LE PRÉSIDENT expose quelles sont les modifications qui ont été proposées aux statuts de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie, et qui doivent être discutées au Congrès de Bruxelles du mois d'août. La Société d'anthropologie, faisant partie de la Fédération, a à se prononcer sur ce point, conformément à une décision du Congrès de Liège. Tous les membres qui ont adhéré à ce dernier congrès ont d'ailleurs reçu le texte du projet de revision.

Voici, en résumé, en quoi consistent ces modifications. Les congrès, au lieu d'être organisés par les sociétés qui ont leur siège dans la ville désignée à la session précédente, sont dirigés par un bureau permanent, qui lui-même est nommé par les délégués des sociétés fédérées. Ce bureau permanent organise les congrès de concert avec les éléments locaux. Les membres de ce bureau se renouvellent par tiers et sont nommés pour six ans : ils sont rééligibles. Dans l'esprit des auteurs de cette proposition, cette combinaison assurerait plus d'unité dans l'organisation et la direction des congrès, tout en laissant à chaque société son entière autonomie. Une autre proposition vous est soumise, c'est de réunir les congrès tous les deux ans au lieu de tous les ans.

M. V. JACQUES. — La question de la revision des statuts est de la plus haute importance, car de la solution qui interviendra pourrait dépendre l'avenir même de l'œuvre des Congrès. Je ne vous cacherai pas que plusieurs délégués paraissent, l'année dernière, à Liège, fort opposés au projet. Le principal argument que l'on a fait valoir, est que le bureau permanent se trouvera aux prises avec de grandes

difficultés financières : les sociétés organisatrices se sont efforcées jusqu'ici de faire réussir les congrès en s'imposant de lourdes charges. Mais quand elles n'en auront plus la direction, croit-on qu'elles contribueront aussi largement à une œuvre dont elles ne retireront aucun honneur?

La Société d'archéologie de Bruxelles a d'ailleurs repoussé le projet dans un ordre du jour longuement motivé, que j'ai sous les yeux. Elle y reprend également l'argument que je viens de faire valoir. Je vous propose de rejeter la proposition d'un bureau permanent. Quant à la question de la biennialité du Congrès, elle reviendra probablement en discussion plus tard.

M. LE PRÉSIDENT. — Je crois que la conviction de chacun est faite. Si personne ne demande plus la parole, je vais mettre la question aux voix.

Le rejet du projet de modifications est voté à l'unanimité.

Nomination du délégué de la Société au Congrès de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie. — Comme le président du Congrès est également le président de la Société, M. V. Jacques, secrétaire général, est spécialement désigné pour représenter la Société.

La séance est levée à 10 ¹/₂ heures.
